

## Pourquoi j'ai mangé mon père, ou l'autobiographie du genre humain<sup>1</sup>

---

May Chehab<sup>2</sup>

In *What We Did to Father* (1960), the British writer Roy Lewis traces the history of the birth of humankind, condensing it into the time frame of a life narrated in the first person. The French translation of this first title (*Pourquoi j'ai mangé mon père*, which would be adopted in more recent editions of the original novel), erases the suspense found in the original while trivialising cannibalism – a classic metaphor for primitivism. It even elevates it to the level of an apologetic discourse that had given birth to the autobiographical genre in modern literature initiated by Jean-Jacques Rousseau's *Confessions*. This article examines the novel through the prism of comparative mythology and anthropology, and explores its current environmental implications.

Dans *Pourquoi j'ai mangé mon père*, l'écrivain britannique Roy Lewis rédige le roman de la naissance du genre humain, condensé sur le temps d'une vie narrée à la première personne. Dès le titre de la traduction française, annulant le suspense du premier titre anglais *What We Did to Father*, le cannibalisme, métaphore classique du primitivisme, est banalisé, voire exhaussé au rang de ce discours apologétique qui, avec les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, a donné naissance, dans la littérature moderne, au genre de l'autobiographie. L'article examine l'œuvre au prisme de la mythologie comparée et de l'anthropologie, en s'interrogeant sur ses incidences environnementales actuelles.

*Key words* : Frazer, Freud, Cannibalism, Anthropology, Environmentalism

*Mots-clé* : Frazer, Freud, Cannibalisme, Anthropologie, Environnementalisme

---

<sup>1</sup> Pour mentionner cet article : May Chehab, « *Pourquoi j'ai mangé mon père*, ou l'autobiographie du genre humain », in Beatrice Barbalato (dir.), *Autobiographie, convivium, nourriture-Frankenstein, vampirisme*, in *Mnemosyne o la costruzione del senso*, n. 13, PUL-Presses universitaires de Louvain, 2020.

<sup>2</sup> Université de Chypre, Département d'Études françaises et européennes.

## 1. Le *nous* autobiographique

Alors que la tradition voit dans l'autobiographie l'écriture de vie d'un sujet unique et souverain, je propose dans la présente étude d'interpréter le récit à la première personne non d'un être qui rédige l'histoire de sa singulière personnalité, de ce qui le distingue des autres, mais au contraire de ce qui l'en rapproche, de son ancrage commun, du *nous* dont tout *je* fait partie. Ce récit, que l'on a tour à tour classé comme « roman de science-fiction » ou « roman historique d'aventure », est le roman de la longue naissance du genre humain, condensé sur le temps d'une vie. Je le considère ainsi comme une fiction autobiographique de notre espèce où peut se projeter et se reconnaître tout humanoïde moderne, tout homo sapiens sapiens. Son titre est *Pourquoi j'ai mangé mon père*, il a été écrit par Roy Lewis, journaliste britannique spécialisé dans la sociologie et l'anthropologie, en 1960. Donc en pleine guerre froide, cela a son importance pour les diverses allusions de l'ouvrage. En 1960, cela veut dire aussi un demi-siècle avant l'ouvrage récent de Yuval Noah Harari qui s'en est peut-être inspiré, *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*, dont certaines critiques avisées n'ont pas terni le succès mondial.

L'œuvre originale de Roy Lewis (également connue sous le titre *The Evolution Man*), a été publiée pour la première fois sous le titre *What We Did to Father* [= *Ce que nous avons fait à père*]. En France, sous l'impulsion de Théodore Monod, l'un des plus grands spécialistes du Sahara, le texte est magistralement traduit en français en 1975 par Vercors et son épouse Rita Barisse sous le titre *Pourquoi j'ai mangé mon père*.

Comme on peut le constater, le titre de la traduction française annule le suspense qu'induisait le premier titre anglais, *What We Did to Father*. « *Pourquoi j'ai mangé mon père* » donne au lecteur le mot de la fin. Il met l'accent à la fois sur le *modus moriendi* et surtout sur sa cause. D'un côté, avec le « *Pourquoi* » initial, le titre annonce un discours apologétique, certes, mais dont la vocation causale se démarque des *Confessions* absolutoires et émotionnelles de Jean-Jacques Rousseau. De l'autre, le cannibalisme, métaphore classique du primitivisme, s'en trouve désinçulpé et banalisé. Nous reviendrons plus loin sur cette opposition entre émotion et raison.

## 2. L'histoire et ses personnages

L'histoire est racontée par Ernest, le protagoniste autobiographe. Il est aussi narrateur omniscient, puisqu'en quelque sorte il participe de l'inconscient collectif. Ernest rapporte les pérégrinations de la horde d'hominidés qui l'a vu naître qui s'élèvera au rang de tribu (« Au lieu de horde, nous serons une tribu. Premier progrès » (Lewis R. 1998 : 95). Les autres membres du

groupe sont d'abord la paire antithétique formée par Édouard, le Père inventif et visionnaire, et l'Oncle Vania, réplique préhistorique du héros de la pièce éponyme d'Anton Tchekhov qui s'interrogeait déjà en 1897 sur la sagesse de la civilisation humaine. Édouard et l'Oncle Vania sont hautement symboliques de l'éternel débat entre l'élan progressiste pas toujours réfléchi (représenté par Édouard) et la prudence conservatrice voire réactionnaire (représentée par l'oncle Vania), dont le slogan est *Back to the trees !* Comme nous dit Ernest, « chacun suivait sa propre voie, persuadé que l'autre commettait une tragique erreur sur la direction que devait prendre, pour évoluer, l'espèce anthropoïde » (*ibid.* : 12).

Il y a ensuite la mère, Edwige, qui veille à la cuisine et à l'économie, la tante Laure « grosse femelle absolument stupide, incapable de lancer une pierre avec la moindre exactitude », qui « en principe, appartenait à oncle Vania » (*ibid.* : 34). « Tante Aglaé, poursuit Ernest, avait perdu son mâle du fait d'un lion, tante Amélie d'un rhinocéros velu, et tante Barbe d'un boa contracteur » (*ibidem*). Les frères et sœurs d'Ernest, eux, apprennent la vie sous l'œil attentif de leurs parents.

La surface fantaisiste de l'histoire est sous-tendue par une connaissance rigoureuse de la préhistoire. Les périple de l'oncle Ian, précurseur d'Ulysse ou Genghis Khan, fournissent le prétexte narratif pour nous représenter le monde d'alors : l'oncle Ian, *homo viator*, est allé jusqu'en Chine, où il a visité Chou-k'ou-tien (*ibid.* : 79). Il ne s'agit aucunement d'un nom fantaisiste : ce site préhistorique composé de plusieurs grottes, situé à quelques kilomètres de Pékin, est aujourd'hui célèbre pour avoir livré à partir de 1921 de nombreux ossements fossiles d'*Homo erectus*, rassemblés sous le nom générique d'*Homme de Pékin*. Des traces de foyers datées d'environ 430.000 ans apportent un témoignage paléanthropologique exceptionnel de la Chine à une époque très reculée. De retour de ce long périple, le voyageur fait une halte aux confins de l'Afrique et de l'Asie, autre haut lieu de la préhistoire : « De caverne en caverne, et non sans mal, j'ai fini par atteindre la Palestine. C'était en pleine bagarre » (*ibid.* : 83).

L'Oncle Ian a également une expérience directe de ce qui est pour nous la paléogéographie : « L'Arabie, dit-il, c'est comme le Sahara : tout vert et luxuriant » (*ibid.* : 84). Ernest, qui habite avec sa horde quelque part sous le Kilimandjaro, se souvient des temps pas très anciens, dit-il, où sa calotte de glace « descendait au-dessous du niveau des trois mille » (*ibid.* : 10-11), allusion d'une actualité brûlante, si j'ose dire, à la fonte des glaces polaires d'aujourd'hui.

Le cadre temporel enfin reproduit les débats toujours actuels sur les datations du Pléistocène, cette période qui s'étend de 2,58 millions d'années à 11.700 ans avant le présent, caractérisée entre autres par la présence de l'homme et dont la fin correspond plus ou moins à celle du Paléolithique. Enfant curieux, Ernest demande à son père jusqu'où l'homme devra évoluer :

Père posa sa côte d'éléphant, joignit les mains par le bout de ses doigts.

– Eh bien, fils, voilà, cela dépend. Cela dépend d'où nous sommes actuellement.

– Et où sommes-nous ? demandai-je.

– Ah, ça, vois-tu, je voudrais bien le savoir, dit père étrangement, d'une voix soudain triste et méditative. Je voudrais bien. Je *crois* que nous sommes vers le milieu du pléistocène (*ibid.* : 72).

### 3. Vis comica

Narrée sur le mode comique, l'œuvre sous sa peau de mammouth interpelle le lecteur sur les débats de la société moderne comme la technique, le progrès, l'éducation, la place des femmes, l'art, la politique, l'écologie. Les anachronismes savoureux se construisent à partir des textes et concepts fondateurs de notre culture partagée, à commencer bien sûr – à tout seigneur, tout honneur – par la littérature anglaise, dont Édouard est le précurseur : « Il nous reste beaucoup à réfléchir [...], encore plus à apprendre, et un très long, très long chemin à parcourir. Mais pour aller où ? murmura-t-il d'un ton soudain songeur. *That is the question* » (*ibid.* : 70).

Mais Édouard, citoyen du monde, aime aussi à citer la littérature française, à l'occasion bien sûr d'un beau dîner de rhinocéros : « un plaisant ballet, celui de nos haches de pierre montant et retombant sur des fémurs gros comme des troncs d'arbres, à mesure qu'ils se découvraient, pour en extraire la substantifique moelle » (*ibid.* : 49).

Les allusions au monde moderne ne sont pas seulement littéraires : quand l'Oncle Ian informe que la Chine dispose déjà du feu, c'est en géopoliticien de gauche qu'Édouard réagit :

Ils l'ont en Chine aussi, dit oncle Ian.

Quoi ? s'exclama père. J'ai du mal à le croire ! [...] La production des outils de silex excède les plans prévus [...]. D'autre part, la maîtrise du feu constitue dans notre économie une véritable révolution, elle nous assure un avenir brillant et une arme invincible pour la suprématie mondiale.

Hou ! hou ! scandaleux ! l'interrompt à droite oncle Vania (*ibid.* : 137-138).

### 4. Naissance de la pensée religieuse

À côté de la politique et de l'économie, Ernest nous fait assister à la naissance de la pensée magique, religieuse et métaphysique, dont une origine remonte aux tabous alimentaires. Telle est l'interdiction sans cesse rappelée par la horde à ses petits de manger les baies empoisonnées de

l'*Acocanthera* d'Abyssinie qui pullulaient en Afrique orientale, et que nos ancêtres utilisaient pour produire des poisons de flèches : « Nous devons nous méfier des fruits défendus, et aussi de l'arbre défendu, l'*Acocanthera abyssinica*, dont même la sève tue » (*ibid.* : 51).

Sur la question, Ernest nous fournit aussi des informations de source sûre sur des pratiques religieuses d'autres régions, car son oncle Ian a rencontré d'autres hominidés qui, dit-il, ont de drôles d'idées : «– Quelles sortes d'idées? demanda père. – Ça, je te dirai, c'est trop métaphysique pour moi. Moi j'suis plutôt du genre pratique. Par exemple, ils enfouissent leurs morts dans la terre » (*ibid.* : 82).

Tout cela intrigue fort Ernest. Ayant vécu la plongée mystérieuse dans le rêve, il en postule l'existence d'un autre monde : « puisque nous pouvions faire, quand le corps est la proie du sommeil, de brèves visites dans un autre monde, n'était-il pas raisonnable d'en déduire que nous y glisserions pour toujours, lorsque nous serions la proie pour finir d'une bête ou d'autre chose? Oui, de toute évidence, cet autre monde nous attendait quand nous ne serions plus de celui-ci » (*ibid.* : 151).

Mais le réel reste encore prioritaire et Ernest tient la chronique des événements marquants de sa vie, en autobiographe scrupuleux qu'il est : l'éducation, les fêtes, les grands moments techniques ou la fabuleuse découverte de l'amour.

## 5. Nourritures terrestres et intellectuelles

Comment par exemple oublier tel repas glorieux festif : « Ah ! quel barbecue du tonnerre ce fut là ! Et d'un art culinaire plus qu'homérique : comme entrée, tous les genres de viande, rôtie, grillée, au jus ou à l'étouffée ; comme plat de résistance, des tranches de cuissot d'éléphant, bison et antilope, mises en sandwich entre une couche de graisse et une de jambon cru de marcasin. [...] Un régal » (*ibid.* : 136).

À côté des viandes, voici d'énormes œufs d'*aepyornis*, l'oiseau le plus lourd ayant existé, qui pesait jusqu'à 500 kg pour les plus gros mâles. On chasse aussi dans ce roman préhistorique un grand nombre de délicieux *Phacochoerus africanus*, ces sangliers artiodactyles, des chalicothériums, plus faciles à attraper que les girafes, ou encore, pour les grosses faims, le *Palaeoloxodon antiquus*, vieil ancêtre des mammoths qui atteignait onze tonnes. Pour les petites faims, nous dit Ernest, la horde devait souvent se contenter de mets moins délicats tel le rongeur hyrax, mais goûtait particulièrement la tortue rôtie en carapace *alla bolognese* (*ibid.* : 172).

Comme tous les autobiographes dignes de ce nom, Ernest se souvient des moments difficiles mais formateurs de son éducation. C'est sa mère qui lui a inculqué les bonnes manières :

« Comme petit enfant, on m'a encore élevé strictement selon ces principes. Oser dire à maman qu'on ne voulait pas de ceci ou de cela, de la fourmi pilée, du crapaud mariné, c'était vouloir s'attirer une bonne baffe » (*ibid.* : 22-23).

Quant à son père,

[...] il ne croyait, rapporte le fils, en fait d'éducation, qu'à la méthode directe. Celle-ci commençait, dès le plus jeune âge, par la taille du silex. [...] Père nous faisait remarquer que, sans notre capacité de loucher, nous n'aurions rien pu faire de bon : on ne pourrait travailler la pierre sans convergence optique, disait-il, même avec deux mains et la vision binoculaire. Il obligeait les filles aussi à ce travail : 'De nos jours, une fille doit être en mesure de pourvoir à son existence : une fille qui peut donner, à un éclat d'obsidienne, une arête vraiment aiguë, ne manquera jamais de compagnon ni de quoi se remplir la panse' » (*ibid.* : 49). Plus tard, ajoute Ernest, « ce fut le tour des études secondaires, concernant les animaux que nous chassions, et ceux qui nous chassaient (*ibid.* : 50).

À côté des compétences pratiques, les humains acquièrent le langage et la pensée, tout aussi prioritaires pour Édouard :

C'est le langage, voyez-vous, qui génère la pensée, et c'est pure courtoisie d'appeler langage les quelque cent mots que nous possédons, les deux douzaines de verbes-à-tout-faire, l'indigence de conjonctions et de prépositions, et cette façon que nous avons de recourir aux interjections, gestes et onomatopées pour combler les lacunes. Non, mes chers fils, sur le plan culturel, à peine si nous sommes plus avancés que l'australopithèque, et lui, croyez-moi, il n'est déjà plus dans la course (*ibid.* : 92).

## 6. Inventivité et créativité humaine

L'inventivité humaine, qui a commencé avec Édouard sous les yeux admiratifs d'Ernest en pourvoyant d'abord à leurs besoins primaires, s'est développée de manière cumulative. Face à l'utilitarisme de la technique, notre culture lui a opposé l'inutile, l'art, et le doute de l'esprit critique.

L'Oncle Vania est le personnage qui incarne cet esprit critique. S'il tourne souvent à la caricature, il n'en dénonce pas moins l'hybris de l'apprenti-sorcier en termes qui ne manquent pas de renvoyer à l'énergie nucléaire. À son frère qui a inventé le moyen d'avoir du feu à volonté, il dit :

– Edouard ! dit oncle Vania. Tu ne pourras pas maîtriser cette chose infernale que tu appelles progrès (*ibid.* : 61).

– Edouard ! dit oncle Vania. Une fois de plus je te préviens : tu as commencé là un processus que tu n'es pas sûr d'être en mesure d'arrêter. Ça s'arrêtera tout seul si tu ne le nourris pas, dis-tu ? Et s'il lui prenait la fantaisie de se nourrir tout seul, qu'est-ce que tu ferais ? Tu n'y as pas pensé ? [...] Cesse, avant d'avoir provoqué une réaction en chaîne (*ibid.* : 16-17).

Aux antipodes de l'utilitarisme capitaliste et consumériste que stigmatise l'Oncle Vania se trouve l'œuvre d'art en tant que fin absolue. Elle aussi, évidemment, prend naissance sous les yeux émerveillés d'Ernest, quand son jeune frère un peu marginal, à l'aide d'un bout de charbon, dessine les contours de l'ombre projetée à terre par son oncle.

La caverne, c'est le mythe du monde des apparences et des réalités, c'est aussi le lieu qui soixante-dix millénaires avant notre temps, a livré la première manifestation connue de l'art pariétal :

Nous nous approchâmes tous, et poussâmes un cri de surprise. Là, sur le plancher rocheux, il y avait l'ombre d'oncle Vania, mais séparée de lui, immobile [...] et fixée de la façon la plus étonnante, au milieu de nos ombres à nous qui dansaient et frémissaient dans la lumière du feu.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda l'oncle Vania d'une voix terrible [...].

– De l'art fi-figuratif, sanglota Alexandre (*ibid.* : 60).

## 7. Méfaits de la spécialisation et changements sociaux

Si l'Oncle Vania incarne le scepticisme face au progrès, Édouard exhorte lui aussi à se méfier de certains dangers : mais fidèle au progressisme impénitent qu'il personnifie, sa prudence n'est dictée que par le souci de mieux faire fructifier le progrès, qu'il concerne le capital génétique ou économique. Édouard dénonce d'abord le danger de l'extrême spécialisation évolutive, tout en louant l'adaptabilité de l'homme :

– C'est de la pure spécialisation, disait-il. Ces bêtes-là sont de superbes machines à chasser, mais à fonction unique. Pour tuer le gibier, elles sont trop parfaites, et voilà leur faiblesse. [...] Elles ne sauraient pas faire comme nous, et traverser la mauvaise passe avec des noix de coco... [...] Et je mettrais ma main au feu que la spécialisation, cela met tôt ou tard un terme au progrès d'une espèce (*ibid.* : 53).

Sous les yeux attentifs de son fils Ernest, Édouard s'inquiète aussi – bien plus en capitaliste convaincu qu'en écologiste en herbe, il faut le dire – de toute consommation désordonnée ou excessive, se creusant la tête « sur ce qu'on pourrait faire des bois de cerf abandonnés », et concluant que « Le secret de l'industrie moderne, c'est l'utilisation intelligente des résidus » (*ibid.* : 65).

Chroniqueur de premier ordre, après avoir témoigné des progrès dus à l'inventivité humaine, Ernest va s'attaquer aux étapes principales de l'organisation sociale de l'humanité. Une première condition à remplir pour que s'effectue le passage de la nature à la culture est de s'affranchir de ses besoins primaires : « Si nous voulons pouvoir considérer nos objectifs avec plus de recul, il faudrait pouvoir reposer de temps en temps nos mandibules. Sans un minimum de loisir, pas de travail créateur, par conséquent pas de culture ni de civilisation » (*ibid.* : 72).

Ces deux derniers termes ici volontairement accolés appellent un commentaire. Quoique ne prenant pas parti, Roy Lewis se réfère indubitablement à la controverse d'origine allemande opposant *Kultur* et *Zivilisation* sans cesse réactivée par les intellectuels allemands tels que Friedrich Nietzsche, Oswald Spengler ou Thomas Mann tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Notons que Freud choisit d'utiliser ce seul terme de *Kultur*, écrivant d'ailleurs dans *L'Avenir d'une illusion* (Freud 1995 : 6) : « je dédaigne de séparer culture et civilisation » [*Und ich verschmähe es, Kultur und Zivilisation zu trennen*]. En allemand la *Zivilisation* est considérée comme l'état avancé des techniques et des formations politiques et sociales, qui peut briller d'un éclat mensonger, et la *Kultur* couvre davantage un développement spirituel authentique. Si *Kultur* est mélioratif en allemand, c'est plutôt « civilisation/civilization » qui l'est en français et en anglais (Freud S. 2010 : 69).

Au-delà de cette précision terminologique concernant des termes surdéterminés, rappelons que selon l'anthropologue Lévi-Strauss, la nature de l'homme, c'est sa culture même, et que dans cette permutation, il y a un stade capital qui sera d'abord douloureusement vécu par Ernest :

Parmi les filles, ma meilleure copine, c'était Elsa. Nous avons décidé de nous appairer quand nous serions grands. [...] En plus d'Elsa, nous avons trois autres sœurs : Anne, Alice et Dorine. Quand nous serions adultes, il était entendu qu'Oswald se réserverait Anne, qui était une forte fille bien musclée ; qu'Alexandre aurait Dorine, pleine de sentiments maternels à son égard ; et que Tobie s'appairerait avec Alice (Lewis R. 1998 : 37-38).

Mais le Père avait d'autres projets « pour la prospérité de l'espèce » (*ibid.* : 90). Il rassemble un jour ses fils, les emmène assez loin, et les y abandonne sous la menace de la force.



À dix lieues vers le sud il y a une horde où vous trouverez les compagnes qu'il vous faut.

– Mais p'pa, m'étonnai-je, nous avons tout ce qu'il nous faut à la maison ! Moi je prendrai Elsa, et les autres...

– Rien de la sorte, coupa père. Tu prendras une des filles de là-bas.

– Les types s'accouplent toujours avec leurs sœurs, appuya Oswald, c'est ce qui s'est toujours fait !

– Peut-être, mais c'est fini, dit père avec gravité. Ici commence l'exogamie.

– Mais, p'pa, c'est contre nature ! insistai-je. Tous les animaux font comme ça.

– Quoi, c'est idiot, dit Oswald, voilà nos filles qui sont sur place, alors que les autres...

– Sont maintenant plus près, en l'occurrence, dit père. C'est pourquoi je vous ai amenés ici. (*ibid.* : 90)

À l'exogamie, Édouard va ajouter le tabou de l'inceste :

– Mais bon sang, p'pa, m'écriai-je, pourquoi nous donner tout ce mal ? Qu'est-ce qui cloche avec nos filles à nous ?

– Rien ne cloche, dit père, mais il faut maintenant mélanger un tantinet les gènes (*ibid.* : 91).

Enfin, Édouard va mettre une cerise affective sur le gâteau : « Et puis surtout, vos sœurs, c'est un débouché trop facile pour vos libidos. Si nous voulons le moindre développement culturel, il faut que l'émotion individuelle ait la tension d'un stress » (*ibid.* : 91). Ce stress, ce sera la conquête amoureuse, qu'Ernest découvrira avec jubilation.

Une fois la société humaine constituée, et Ernest devenu homme mûr, il va braver son Père, Prométhée préhistorique qui avait généreusement distribué le feu à l'humanité. Il va aller jusqu'à l'accuser de négliger les siens du fait de son idéalisme prodigue qui sacrifie l'intérêt particulier de sa tribu à l'intérêt général. Avec ses frères, ils seront réfractaires aux idées de leur père qui veut partager ses inventions avec la société tout entière. Pour eux, le progrès ne doit pas être divulgué. Il doit contribuer à assoir leur pouvoir sur les autres tribus et servir de monnaie d'échange avec elles :

[...] ce secret est le nôtre [...] c'est à nous de décider si nous voulons nous en défaire. J'étais trop jeune alors, sinon je ne t'aurais jamais laissé dilapider un monopole de fait en allant dire aux gens comment se procurer du feu sauvage sur les volcans » (*ibid.* : 156).

Moi je pense aux enfants. À leur carrière future, et non à des rêves romanesques. Et je déclare que, pour des utopies, tu ne gâcheras pas les chances de nos fils (*ibid.* : 157).

## 8. Le mot de la faim/fin

Après cette première attaque frontale, l'invention de la balistique par Édouard va sceller son destin. Craignant le danger qu'il n'en fasse profiter les autres tribus, les frères décident d'accomplir le « pénible devoir », dont Ernest se chargera (*ibid.* : 180). Dans le banquet final, si c'est Ernest qui prononce l'éloge d'Édouard, il reconnaît dans ce discours de circonstance digne d'un futur chef de tribu qu'il sentait son père en lui qui lui dictait chacune de ses phrases :

Nous aimons à penser qu'il fut, parmi les pithécantropes, le plus grand du pléistocène, et ce n'est pas peu dire. Je vous ai raconté son histoire afin que vous sachiez combien nous lui devons tous, pour le confort et les commodités qui nous entourent. Il était porté davantage, peut-être, vers les idées pratiques plutôt que spéculatives, mais n'oublions jamais sa foi indestructible en l'avenir subhumain ; et souvenez-vous aussi que, par sa mort, il a largement contribué à l'élaboration d'institutions sociales absolument fondamentales, telles que le parricide et la patriphagie, qui assurent la permanence de l'individu aussi bien que de la communauté (*ibid.* : 182).

Cette dernière déclaration dans le dénouement (prévisible) de l'œuvre constitue la réponse à la question du titre. Car Ernest, qui a assimilé les leçons de la mythologie comparée, de l'anthropologie et de la psychanalyse freudienne, explique le parricide et la patriphagie comme un processus nécessaire d'absorption et de dévoration symboliques pour développer son identité distincte. Le verbe 'manger' signifierait alors un progrès plus important du fils par rapport au père.

Déjà, en 1890, l'anthropologue écossais George Frazer, dans *Le Rameau d'or*, avait associé le cannibalisme à l'appropriation des vertus des morts, se démarquant ainsi de la perspective évolutionniste chère aux anthropologues français qui faisait du cannibalisme le fait marquant du passage de la nature à la culture au travers de l'abandon du cru pour le cuit. Dans une même perspective, Sigmund Freud publie *Totem et Tabou* en 1913. On y lit la phrase suivante : « Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle » (Freud S. 1981 : 163).

En proposant ce court récit fondateur, Freud rapporte l'avènement du lien social dans les termes d'un mythe interprétatif. La horde primitive, en sécrétant les germes de la révolte des fils, devient métaphoriquement le théâtre où, en deux actes, le parricide et la patriphagie se trouvent projetés dans l'ordre du social.

Au final, la question implicite qui se pose avec le livre de Roy Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, se lit en coupant le mot interrogatif : pour quoi, à quelle fin, à quoi bon ? C'est le problème de la valeur de la culture posé par Freud dans son ouvrage de l'entre-deux-guerres *Malaise dans la civilisation* (ou *culture*, les deux traductions existent), où se pose la question de savoir si la civilisation tend vers un progrès capable de surmonter les pulsions destructrices qui l'animent. Édouard le sait déjà, qui constate avec amertume que les intérêts particuliers l'emportent sur l'intérêt général : « Moi, je construis pour l'avenir, et vous, vous vous plaignez parce que pendant un an ou deux – le temps que repousse l'herbe – il faudra quitter notre chère caverne ! » (Lewis R. 1998 : 155).

Il est un fait qu'aujourd'hui, et de plus en plus, l'environnementalisme moderne constate, déplore et tente de freiner ou arrêter la dégradation de la nature par l'homme. La terre a en effet trop longtemps été considérée comme une œcoumène (*οἰκουμένη*)<sup>3</sup>, un ensemble de terres anthropisées, c'est-à-dire habitées ou exploitées par l'homme, à qui elles appartiennent. Depuis les temps d'Ernest, l'homme s'y croit le « prédateur-roi »<sup>4</sup> (Yourcenar M. 1991 : 957), dans une relation de consommation à sens unique. La tradition anthropocentriste et utilitariste de mainmise sur la nature pour laquelle la satisfaction des besoins humains reste le dessein essentiel n'a que récemment été mise en examen. Les raisons profondes de cette critique ne correspondent d'ailleurs pas à celles mises en avant, comme le slogan « Sauvons la planète ! ». La biodiversité de la planète a certes besoin d'être sauvée, mais pas la planète elle-même, car elle durera bien plus longtemps que nous dans quelque état que ce soit). Dans *Tristes Tropiques*, Lévi-Strauss disait bien que « Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui » (Lévi-Strauss 1955 : 495). Le regrettable amenuisement des ressources naturelles de notre civilisation auto-phage se fera lentement, et la faculté d'adaptation et d'inventivité de l'homme y pourvoiront d'une manière ou d'une autre. Ce qui est à sauver, et que nous n'osons pas dire, c'est la paix, et l'égal accès de tous aux biens minimaux. Tant que dure le refus des limites, les guerres pour l'eau ou l'énergie continueront de se déclencher pour que certaines tribus d'*homo sapiens sapiens* continuent de bénéficier des mêmes biens naturels. La fonte des glaciers (déjà constatée au temps d'Ernest), la pollution due au plastique ou l'acidification des océans, l'effondrement de la biodiversité génèrent une angoisse qui s'est récemment aggravée sous l'effet de l'imminence de grands changements. Éco-anxiété, angoisse climatique, ou encore solastagie – ce néologisme

---

<sup>3</sup> De genre non encore complètement fixé par l'usage, le mot, qui partage son étymologie avec *écologie* (*οἰκολογία*) et *économie* (*οἰκονομία*) se rencontre sous plusieurs graphies latines différentes.

<sup>4</sup> Expression rencontrée sous la plume de Marguerite Yourcenar, très tôt.

inspiré du mot « nostalgie » inventé en 2003 par le philosophe australien Glenn Albrecht, qui correspond à « l'expérience d'un changement environnemental vécu négativement », ou à un mal du pays sans avoir bougé de chez soi –, ces angoisses sont normales et justifiées, tout en étant des indicateurs de paralysie émotionnelle, du type 'grande peur' apocalyptique. Le fait n'est pas nouveau dans l'histoire humaine. Les hommes préhistoriques ont déjà été perturbés par des bouleversements climatiques (le Sahara était vert), les grandes pandémies du Moyen Âge menacent toujours sous des formes nouvelles, et le millénarisme aussi revêt l'habit de notre temps, souvenons-nous de la peur du bug de l'an 2000.

Lorsque ces états d'esprit ne se traduisent pas par un changement de vie, par un contrôle des émotions, par un dépassement de l'indignation, fût-elle justifiée, ils peuvent être utilisés à des fins idéologiques ou politiques. Lorsque la compréhension intellectuelle devient émotionnelle, elle peut certes faire pression sur les décideurs, mais l'inverse ne doit pas être sous-estimé. La dynamique autodestructrice, autophage, se tapit là aussi. L'attente de l'apocalypse, quelle qu'elle soit, peut favoriser le retour à un ordre moral rigoriste, à des réflexes de repli nationaliste ou raciste, voire à justifier une action terroriste. Quant au progrès, qui n'est pas dans la fuite en avant mais peut même s'exprimer dans une dynamique régressive, il est aussi induit par nos capacités de résilience, d'adaptation et de création. La fin d'un monde, si fin d'un monde il y a, n'est pas la fin du monde. L'avenir est toujours là. Il faudra seulement donner à l'herbe le temps de repousser.

## 9. Bibliographie

- Glenn ALBRECHT (2005), « Solastalgia: a new concept in human health and identity », pp. 41-55, *Philosophy, Activism, Nature*, 3.
- George James FRAZER (1984 [1911-1915]), *Le Rameau d'or*, Paris, Robert Laffont.
- Sigmund FREUD (2010 [1930]), *Malaise dans la civilisation*, trad. de l'allemand par Dorian ASTOR, présentation de Pierre PELLEGRIN, Paris, GF Flammarion.
- (1995 [1927]), *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF.
- (1981 [1912-1913]), *Totem et tabou* Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Audrey GARRIC et Pascale KRÉMER (2019), « Névrose climatique », pp. 1-4, Cahier du *Monde* n° 23156, dimanche 23/lundi 24 juin 2019.
- Yuval Noah HARARI (2015), *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel.
- Anselm JAPPE (2017), *La société autophage. Capitalisme, démesure et autodestruction*, Paris, La Découverte.
- Mondher KILANI (2018), *Du goût de l'autre*, Paris, Seuil.

May Chehab : *Pourquoi j'ai mangé mon père*, ou l'autobiographie du genre humain

Claude LÉVI-STRAUSS (1955), *Tristes tropiques*, Paris, Plon.

Roy LEWIS (1998), *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Paris, Pocket.

Arnaud TELLIER (2008), « Posture anthropophage et fusion identitaire », pp. 35-43. *Le Coq-héron* 2008/1 (n° 192).

Marguerite YOURCENAR (1991), *Archives du Nord*, II, in *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard.

